

LE POSTILLON

Yascha Mounk Comment le progressisme s'est dévoré lui-même

🕒 8 min • PROPOS RECUEILLIS PAR PEGGY SASTRE



Dans « Le Piège de l'identité », le politologue s'attelle à déconstruire le wokisme pour mieux camper la démocratie libérale sur ses appuis.

Il est parfois difficile de comprendre que le libéralisme – au sens philosophique du terme – n'est finalement qu'un terrain d'entente. Un ensemble de normes et de principes directeurs sur lesquels s'accordent les membres et les acteurs des sociétés modernes pour fonctionner au mieux. Soit au plus paisible, au plus prospère et au moins arbitraire pour des populations aussi vastes qu'ethniquement et donc culturellement pluralistes. Une sorte de grand système d'exploitation sur lequel tout un chacun peut greffer son petit logiciel et ses obédiences idéologiques spécifiques, du moment qu'il ne fait pas crasher l'ensemble. Après avoir ausculté le déclin de la démocratie poussé par les populistes et illibéraux de droite, Yascha Mounk revient, dans *Le Piège de l'identité* (Éditions de l'Observatoire), pour décortiquer ce qu'il est désormais d'usage de désigner comme le wokisme, ce virus mental formellement né à gauche, mais qui fait se retourner le progressisme contre lui-même et risque de ronger les fondations les plus essentielles de notre civilisation.

Le Point : Quel a été l'élément déclencheur de ce livre ? Y a-t-il eu un moment spécifique où vous vous êtes dit qu'il fallait faire un sort à cette satanée « synthèse identitaire » ? Yascha Mounk : Mes soucis avec cette idéologie sont

allés croissant depuis presque dix ans, et de manière assez continuelle. Donc il n'y a pas eu de moment, stricto sensu, où, sous la douche ou en regardant la télé, j'ai pu avoir une illumination. Cela étant dit, en tant qu'homme de gauche – dont l'histoire personnelle et intellectuelle est profondément ancrée à gauche –, l'une des premières fois où j'ai réalisé qu'une partie de la gauche n'était vraiment plus la mienne, c'était en 2015, après l'attentat contre Charlie Hebdo. À l'époque, je vivais à Brooklyn et je fréquentais des cercles littéraires où beaucoup d'amis et de connaissances avaient signé la lettre ouverte s'opposant au PEN Club, qui venait d'honorer l'équipe survivante de Charlie pour sa défense de la liberté d'expression. J'entendais dire que les gens de Charlie Hebdo étaient racistes, islamophobes... tous les anathèmes désormais habituels. J'en ai été profondément choqué. D'une certaine manière, et c'est très intéressant, c'est le genre de scission que l'on observe aujourd'hui, depuis le 7 octobre. Dans mon entourage, pas mal de gens remettent en question leur ancrage à gauche en voyant bon nombre de leurs « camarades » célébrer les massacres du Hamas, et ce dans le monde entier. Des réactions qui me semblent évidemment tristes et frustrantes, mais je n'en suis plus choqué. J'ai passé le stade de la sidération.

Aux termes de « woke » et de « wokisme », pourtant peu ou prou passés dans le langage courant, vous préférez celui de « synthèse identitaire ». Pourquoi ? Le terme « wokisme » vous dérange-t-il ?

Non, ce n'est pas que ces mots me dérangent en tant que tels. À l'origine, ce sont d'ailleurs des termes que les activistes progressistes avaient choisis pour eux-mêmes. Mais je crois qu'il est utile, pour une conversation publique, d'avoir un vocable neutre, même pour une idéologie très contestée. Il y a des gens qui sont socialistes, d'autres qui détestent profondément le socialisme, mais tous peuvent se référer au concept de socialisme. Et donc pour mieux comprendre le rôle que cette idéologie « woke » joue dans notre société, on a besoin d'un terme qui soit acceptable pour tous les participants au débat. Et, malheureusement, ça n'est plus le cas pour le « wokisme ». Aujourd'hui, dès qu'on parle des « idées woke », de la « menace woke », etc., on a tout de suite l'air d'être un vieux râleur qui résiste au changement. J'ai donc cherché une formule, disons, plus analytique. Au moins dans l'espace de mon livre. Et si j'ai

choisi la « synthèse identitaire », c'est parce que cette idéologie, d'une part, se base profondément sur le rôle que l'identité a ou devrait avoir dans la société et, d'autre part, parce qu'elle fait la synthèse de différentes influences intellectuelles – au départ, le postmodernisme, ensuite, le postcolonialisme, et le tout débouchant sur la « théorie critique de la race ».

L'ironie, c'est que l'identité n'a rien d'une notion progressiste à la base.

Absolument pas. Pour quelqu'un comme moi qui a grandi en Europe dans les années 1980 et 1990, la revendication de l'identité appartenait au récit de droite. Et les peurs, par exemple, de l'influence d'autrui sur notre culture, l'idée que la pureté de notre culture pouvait être contaminée, tout cela relevait évidemment d'idées de droite. D'ailleurs, elles restent centrales dans la pensée des populistes de droite, comme on peut le constater en Hongrie avec Viktor Orban. Et pour moi, qui viens de la gauche, un des moments choquants a effectivement été de voir beaucoup de mes collègues utiliser ces concepts dans un but prétendument progressiste.

Lesquels, par exemple ?

Prenez l'« appropriation culturelle ». Où est la marche du progrès dans la prohibition de la manière dont nous nous inspirons les uns les autres, de manière naturelle, dans une société très diverse ? Comment peut-on en faire quelque chose d'inquiétant ? À mes yeux, cette idéologie consiste largement en un vernis intellectuel, pour donner une justification aux plus bas instincts séparatistes.

L'autre ironie de l'histoire, c'est que les piliers intellectuels du postmodernisme avaient non seulement une sainte horreur du concept d'identité, mais visaient également à la déconstruction, la dispersion de tous les concepts. Ils cherchaient à ce que rien ne dure, ne prenne. Et, comme l'analysent Helen Pluckrose et James Lindsay dans « Le Triomphe des impostures intellectuelles », ce que vous appelez la « synthèse identitaire » aura en fait produit une réification du postmodernisme, à la solidification de notions que des philosophes comme Foucault ou Derrida espéraient fondamentalement vaporeuses. C'est une véritable trahison.

Oui. En tant qu'historien des idées, on constate qu'il y a des moments où la critique de certaines idées finit par en devenir la refondation. L'histoire de la synthèse identitaire commence à Paris, avec Michel Foucault, Jean-François Lyotard et d'autres postmodernistes extrêmement critiques envers la possibilité d'une vérité abstraite. Une vérité objective et universelle, oui, mais aussi des concepts comme celui d'identité. Michel Foucault, par exemple, était de facto un homosexuel, un homme qui couchait avec d'autres hommes, sauf qu'il n'aimait absolument pas le mot. Il le trouvait trop contraignant, trop réducteur de la variété de l'expérience sexuelle humaine.

En réalité, le virage de la réification intervient avec les penseurs postcolonialistes...

Tout à fait. Avec des gens dont la tâche était de gouverner des nations nouvellement indépendantes. La théorie postmoderne leur a certes permis de rejeter des notions occidentales traditionnelles – le marxisme ou le libéralisme –, mais ils avaient aussi besoin de quelque chose de plus concret. Foucault, par exemple, était extrêmement sceptique envers la possibilité même de progrès social, de progrès politique. Donc les postcoloniaux ont dû en quelque sorte repolitiser cette idéologie. D'abord en créant une forme de critique des discours politiques ou culturels beaucoup plus politisée, dont le but n'était pas simplement de montrer la manière dont nos discours déterminent la réalité sociale, mais, très concrètement, d'inverser les relations de pouvoir traditionnelles. Ensuite, en cherchant à revaloriser la notion d'identité, pour qu'elle devienne une base pour la résistance des groupes marginalisés. Et c'est ainsi qu'on est arrivé à une idéologie qu'un Foucault aurait regardée avec un scepticisme profond. Voire du dédain.

« Depuis le 7 octobre, beaucoup de gens remettent en question leur ancrage à gauche en voyant leurs “camarades” célébrer les massacres du Hamas. »

Vous détaillez comment les populistes de droite et les identitaristes de gauche sont comme le yin et le yang d'un même front contre la démocratie libérale.

On peut regretter que cela ne soit pas plus souvent remarqué.

Oui, et c'est d'ailleurs une question qu'on me pose beaucoup aux États-Unis : est-ce que je n'en fais pas trop avec les identitaristes de gauche ? Et d'autant plus à l'heure où, selon les plus récents sondages, Donald Trump a toutes les chances de revenir en 2024. N'est-ce pas plus important de se battre contre lui ? Le fait est que je partage la peur de sa possible victoire, sauf que, pour moi, il est très clair que ces deux idéologies, qui, sur le plan intellectuel, semblent aux antipodes, sont non seulement similaires mais surtout complémentaires sur le plan pratique. C'est à cause de la victoire de Trump en 2016 qu'il est devenu quasiment impossible de critiquer les idées de la synthèse identitaire. Ce qui les a fait grossir, et à une vitesse folle dans les cercles progressistes ou même dans les cercles intellectuels mainstream américains. Sauf que c'est à cause de l'influence qu'ont désormais ces idées, et de la méfiance vis-à-vis des grandes institutions qu'elles ont provoquée, que Trump est si bien placé pour l'emporter sur Biden l'année prochaine.

Vous écrivez qu'un premier choc de la « synthèse identitaire » est de voir des attaques contre le pluralisme intellectuel et la liberté d'expression venir de la gauche, mais est-ce si surprenant que cela ?

Certes, pas si l'on prend l'URSS comme référence de « la gauche », mais si l'on se penche sur la gauche aux États-Unis, il y avait quand même une longue tradition de respect pour la liberté de parole. On fait souvent commencer la chose au Free Speech Movement de Berkeley, dans les années 1960, mais même bien avant cela, au XIXe siècle, quelqu'un comme le grand abolitionniste Frederick Douglass insistait sur l'importance de la liberté de parole. Cette même liberté qui, à son époque, permettait à des gens très bien installés, dans les grands journaux, de dire des choses effroyablement racistes, il y voyait aussi comme la « terreur des tyrans » parce qu'elle permettait aux minorités, aux gens avec des positions impopulaires, de faire valoir leurs idées, et donc de faire vaciller le pouvoir des installés. C'est d'ailleurs ce qui est aujourd'hui intéressant avec les attaques « progressistes » contre la liberté

d'expression, c'est qu'elle ne vient plus de gens qui n'ont pas le pouvoir. En 1965, à Berkeley, les étudiants de gauche soutenaient la liberté d'expression parce que les censeurs étaient non seulement du côté de la droite politique, mais aussi dans l'establishment. C'est une des conclusions politiques que l'on peut tirer de notre époque : dans beaucoup de pays, sur un plan culturel, médiatique ou même social, la gauche est devenue l'establishment. Et elle en adopte tous les comportements traditionnels, y compris la censure de voix « minoritaires » et susceptibles de la déranger. Sauf qu'elle n'en a pas conscience et se refuse toujours à ce qu'on la considère ainsi ! C'est peut-être la grosse différence avec la droite, qui, lorsqu'elle est au pouvoir, n'a aucun problème à l'assumer.

Et on voit comment la « cancel culture » a préparé le terrain à la censure de droite, comme celle que Ron DeSantis est en train de mettre en œuvre en Floride.

Tout à fait, ce sont les universités américaines progressistes qui ont commencé à censurer leurs étudiants et leurs profs pour crimes de parole. Voyez cette anecdote édifiante : à l'Université de New York, sur la carte d'étudiant, vous avez trois numéros d'urgence. Le premier, pour l'assistance médicale ; le second s'il y a un terroriste sur le campus ; et le troisième, il est à composer si quelqu'un a commis une « microagression » envers vous. La réaction de droite, si je ne la partage pas du tout, je la comprends parfaitement. Elle consiste simplement à dire : si vous utilisez votre pouvoir pour contraindre les gens dans ce qu'ils ont le droit de dire ou pas, alors nous, on va faire pareil pour ce qui nous apparaît indicible et immontrable. La seule manière de s'extraire, de s'enfuir de cette spirale tragique, c'est de rétablir, au cœur de nos institutions, des principes neutres comme ceux de la liberté de parole et d'expression.

« Le populisme de droite et l'identitarisme de gauche semblent aux antipodes, mais ces idéologies sont

similaires et surtout complémentaires sur le plan pratique. »

Mais le problème n'est-il pas que le libéralisme, et donc ses principes, n'est pas du tout intuitif ? Pour schématiser, cela reste un système de gens riches, en bonne santé et qui ne se font pas la guerre. Soit une anomalie anthropologique...

Non, je ne suis pas d'accord. Je crois surtout que la grande faiblesse du libéralisme, c'est que presque personne ne se croit libéral, parce que presque personne ne sait expliquer ce qu'est le libéralisme – d'où la place que j'y consacre dans mon livre. Mais le fait est que, dans la pratique, même si les gens ne savent pas qu'ils sont animés par les principes du libéralisme, ils les ont tout à fait intériorisés. Même en France, où on n'aime pas se dire libéral. Sauf que, dès qu'on se fait traiter de manière illibérale, on le remarque et cela provoque beaucoup de colère et d'indignation. Ce qui est un très bon signe. Le libéralisme est loin d'avoir dit son dernier mot §

Le Piège de l'identité. Comment une idée progressiste est devenue une idéologie délétère, de Yascha Mounk. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Peylet (Éditions de l'Observatoire, 560 p., 25 €).